

LE DEVOIR

LIBRE DE PENSER

FCIAT

Choix identitaire

Le cinéaste québécois Onur Karaman dévoilait devant le public abitibien son deuxième film, «Là où Attila passe», où il explore l'identité et la solitude

3 novembre 2015 | François Lévesque à Rouyn-Noranda | Cinéma



Photo: K-Films Amérique

Émile Schneider, dans le rôle d'Attila, avec son partenaire de jeu Roy Dupuis

Les belles surprises se succèdent au Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue (FCIAT), et en première mondiale par-dessus le marché. Ainsi, après le documentaire *Hôtel La Louisiane*, de Michel La Veaux, au tour du drame *Là où Attila passe*, d'Onur Karaman (*La ferme des humains*), d'être révélé au public de la capitale du cuivre. On a rencontré le cinéaste, ce dernier encore tout fébrile, à l'issue à la projection.

« Je suis soulagé, s'est-il exclamé. On vit avec un film des années, puis on l'offre aux gens et on espère qu'ils en voudront. »

Se déroulant à Montréal, *Là où Attila passe* relate les tourments existentiels plus profonds qu'ils n'y paraissent d'un tout jeune homme, Attila, un assistant-cuisinier dans sa bulle. D'origine turque, Attila fut adopté à l'âge de quatre ou cinq ans par Julie et Michel qui, une quinzaine d'années plus tard, peinent de plus en plus à entrer en contact avec ce fils qu'ils aiment pourtant tous deux. Vrai : le père, en particulier, a les relations humaines plutôt limitées et malhabiles. Si bien que, n'en pouvant plus, la mère abandonne rejeton et mari à leur mutisme le temps d'une bouffée d'air.

Dans l'intervalle, Attila rencontre Asya, une étudiante turque. Ce contact avec sa culture maternelle exhume de vieux souvenirs enfouis depuis l'enfance.

« *Je suis moi-même d'origine turque, explique Onur Karaman. Nous avons immigré quand j'avais huit ans. Ma vie s'est alors davantage passée en français et en anglais. Puis, il y a quelques années, je me suis lié d'amitié avec un groupe d'étudiants turcs et, à ma grande surprise, j'ai constaté que leur culture m'était pratiquement étrangère.* »

S'attendant à renouer avec des moeurs connues, Onur Karaman a plutôt vécu un choc culturel. Lequel, en retour, a servi de catalyseur au développement de l'histoire.

Une histoire qui s'incarne à l'écran avec une distribution solide. Émile Schneider, qui tient la vedette dans le nouveau *André Forcier*, est formidable de présence et de charisme dans le rôle d'Attila. Et il devait l'être avec pour partenaire Roy Dupuis, qui, en la matière, ne donne pas sa place.

« *Je me trouve tellement chanceux d'avoir eu Roy, confie le cinéaste. Quand je suis arrivé au Québec, c'était la frénésie des Filles de Caleb. Ça faisait drôle d'avoir *Ovila* devant moi. Je ne voulais personne d'autre pour le rôle du père. Roy a cette qualité unique qui permet qu'on trouve initialement le personnage distant et pas nécessairement sympathique, mais qu'à la fin, on s'aperçoive qu'on s'est attaché à lui sans s'en rendre compte. Il n'y avait que lui pour me donner ça.* »

Le film donne en outre à la trop rare Julie Deslauriers l'occasion de briller dans la retenue en mère qui se rebiffe contre ces messieurs. Ancienne enfant actrice, elle cumule un métier considérable et confère une touchante vérité à son rôle.

En solitaire

Là où Attila passe séduit aussi dans son propos, soit sa manière de traiter de son enjeu identitaire universel. De fait, l'auteur ne semble pas tant chercher à déterminer si son protagoniste est davantage ceci ou cela qu'à suggérer qu'il est ce qu'il décide d'être, et qu'une identité, au fond, n'est pas impartie, mais choisie.

En filigrane du récit, Onur Karaman explore également le thème de la solitude, là encore d'une façon inhabituelle, puisque montré ici sous un jour positif.

« *Il faut aimer la solitude. Il ne sert à rien d'en avoir peur. Les moments de solitudes sont l'occasion d'être face à soi-même. Avoir peur d'être seul, c'est avoir peur de soi* », conclut-il.

Là où Attila passe prendra l'affiche bientôt sous l'enseigne de K-Films. Lors de la soirée suivant la présentation, le distributeur Louis Dusseault s'est dit ravi de l'accueil du public, qui a « *réagi au quart de tour* ».

François Lévesque se trouve à Rouyn-Noranda à l'invitation du FCIAT.